

Le Droit du seigneur,
comédie en vers par M. de
Voltaire. Représentée pour la
première fois, sous le titre de
"l'Écueil [...]"

Voltaire (1694-1778). Auteur du texte. Le Droit du seigneur, comédie en vers par M. de Voltaire. Représentée pour la première fois, sous le titre de "l'Écueil du sage", par les Comédiens françois ordinaires du Roi, le 18 janvier 1762. 1763.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

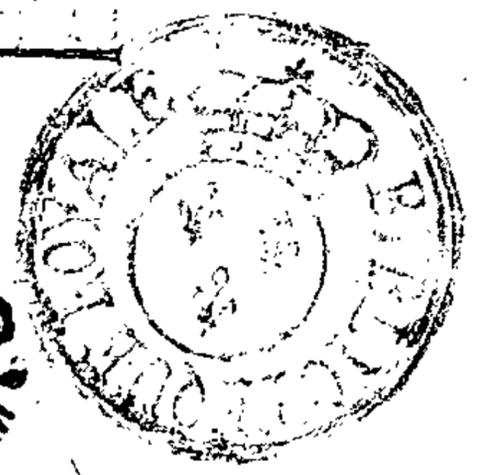
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Y 5749^{p.}
7A

LE DROIT
DU
SEIGNEUR,
COMÉDIE EN VERS,
PAR M. DE VOLTAIRE:

*Représentée pour la première fois, sous le titre de
l'Ecueil du Sage, par les Comédiens François
Ordinaires du Roi, le 18 Janvier 1762.*

Le prix est de trente sols.



A GENÈVE,
CHEZ LES FRÈRES ASSOCIÉS.

M. DCC LXIII.

A C T E U R S.

Le Marquis du CARRAGÉ.

Le Chevalier GERNANCE.

LE BAILLIF.

MATHURIN, Fermier.

DIGNANT, ancien Domestique.

ACANTE, élevée chez Dignant.

BERTHE, seconde femme de Dignant.

DORMENE.

COLETTE.

CHAMPAGNE.

DOMESTIQUES.

Les deux premiers Actes se passent sous les arbres du Village. Les trois derniers dans le Vestibule du Château.

La Scène est supposée en Picardie, & l'action du tems de Henri II.



LE DROIT

DU

SEIGNEUR,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.



Courez-moi, Monsieur le Magister ;
Vous sçavez tout, du moins vous avez l'air
De tout sçavoir ; car vous lisez sans cesse
Dans l'Almanach. D'où vient que ma maie
tresse

S'appelle Acante, & n'a point d'autre nom ?
D'où vient cela ?

Aij

4 *LE DROIT DU SEIGNEUR,*

LE B A I L L I F.

Plaisante question !

Eh que t'importe ?

M A T H U R I N.

Oh ! cela me tourmente ;

J'ai mes raisons.

LE B A I L L I F.

Elle s'appelle Acante. . . .

C'est un beau nom ; il vient du Grec *Antos* ;

Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.

Flos se traduit par fleur , & ta future

Est une fleur que la belle Nature,

Pour la cueillir , façonna de sa main ;

Elle fera l'honneur de ton jardin.

Qu'importe un nom ? chaque pere, à sa guise ,

Donne des noms aux enfans qu'on baptise.

Acante a pris son nom de son parrein ,

Comme le tien te nomma Mathurin.

M A T H U R I N.

Acante vient du Grec ?

LE B A I L L I F.

Chose certaine.

M A T H U R I N.

Et Mathurin , d'où vient-il ?

LE B A I L L I F

Ah ! qu'il vienne

De Picardie ou d'Artois : un savant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom , toi, ce n'est qu'aux Belles
D'en avoir un ; car il faut parler d'elles.

M A T H U R I N.

Je ne fais , mais ce nom Grec me déplaît.
Maître , je veux qu'on soit ce que l'on est.
Ma maitresse est Villageoise , & je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acante , soit. Son vieux pere Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant ;
Et cette fille , avant d'être ma femme ,
Parait aussi rechigner dans son ame.
Oui , cette Acante , en un mot , cette fleur ,
Si je l'en crois , me fait beaucoup d'honneur.
De supposer que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine , & dans soi se recueille,
Me parle peu , fait de moi peu de cas ;
Et quand je parle , elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe sa belle mere ,
Qui , haut la main , régente son vieux pere ,
Ce mariage , en mon chef résolu ,
N'auroit été , je crois , jamais conclu.

L E B A I L L E I F.

Il l'est enfin : & , de maniere exacte,
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte ;
Car si je suis le Magister d'ici ,
Je suis Baillif , je suis Notaire aussi ;
Et je suis prêt , dans mes trois caracteres ,
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu ? Dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLIF.

Ah ! vous êtes pressant.

MATHURIN.

Et très pressé. — voyez-vous ? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aisance ;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux,
Mais l'être seul ! — Il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLIF.

C'est très-bien dit : Et quand donc ?

MATHURIN.

Tout à l'heure.

LE BAILLIF.

Oui ; mais Colette à votre Sacrement,
Mons Mathurin , peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous & vos biens ; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh ! bien , je dépromets.
Je veux , pour moi , m'arranger désormais ;
Car je suis riche , & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage ,

Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir , & non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette : c'est Acante ,
Entendez - vous ? qui seule ici me tente.
Entendez - vous , Magister trop rétif ?

L E B A I L L I F .

Oui , j'entends bien : vous êtes trop hâtif ;
Et pour signer vous devriez attendre
Que Monseigneur daignât ici se rendre ;
Il vient demain , ne faites rien sans lui.

M A T H U R I N .

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

L E B A I L L I F .

Comment ?

M A T H U R I N .

Eh ! oui , ma tête est peu sçavante ,
Mais on connoît la coutume impudente
De nos Seigneurs de ce canton Picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part ,
Sans en avoir encore à nos Epouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses.
J'aimerois mieux demeurer vieux garçon ,
Que d'être Epoux avec cette façon.
Le vilain Droit !

L E B A I L L I F .

Mais , il est fort honnête.
Il est permis de parler tête à tête
A sa Sujette , afin de la tourner
A son devoir , & de l'endoctriner.

8 LE DROIT DU SEIGNEUR,

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine
Cette disciple à qui je me destine ;
Cela me fâche.

LE BAILLIF.

Acante a trop d'honneur
Pour se fâcher. C'est le Droit du Seigneur,
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
A nous soumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce Droit ;

LE BAILLIF.

Ah ! depuis bien long-temps
S'est établi : ça vient du Droit des gens.

MATHURIN.

Mais, sur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourroit endoctriner les filles.

LE BAILLIF.

Oh ! point du tout . . . C'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom ;
Car, vois-tu bien ? autrefois les ancêtres
De Monseigneur s'étoient rendus les maîtres
De nos ayeux, regnoient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! Nos ayeux étoient donc de grands fots.

LE B A I L L I F.

Pas plus que toi, les Seigneurs du Village
Devoient avoir un Droit de vasselage.

M A T H U R I N.

Pourquoi cela? Sommes-nous pas paitris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux, car nous les attrapons?
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous les compagnons,
Comme un Berger fait tondre les moutons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la Ville, au Hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente?
Je n'en vois pas la raison; ça tourmente.
Les Mathurins & les Godelureaux,
Et les Baillifs, ma foi, sont tous égaux.

LE B A I L L I F.

C'est très bien dit, Mathurin: mais je gage,
Si tes valets te tenoient ce langage,
Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
Réfuterait puissamment leurs propos.
Tu les ferois rentrer vite à leur place.

M A T H U R I N.

Oui, vous avez raison; ça m'embarrasse;

Oui, ça pourrait me donner du souci.
 Mais, palsembleu, vous m'avoûrez aussi,
 Que quand chez moi mon valet se marie,
 C'est pour lui seul, non pour ma Seigneurie,
 Qu'à la moitié moi je ne prétends rien,
 Et que chacun doit jouir de son bien.

L E B A I L L I F.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
 Compere, aux Grands les nôtres appartiennent.
 Que ton esprit est bas, sourd & brutal!
 Tu n'as pas lû le code féodal.

M A T H U R I N.

Féodal ! Qu'est-ce ?

L E B A I L L I F.

Il tient son origine
 Du mot *fides*, de la langue Latine :
 C'est comme qui diroit.

M A T H U R I N.

Sais-tu qu'avec
 Ton vieux Latin & ton ennuyeux Grec,
 Si tu me dis des sottises pareilles,
 Je pourrai bien frotter tes deux oreilles ?

[Il menace le Baillif qui parle toujours en reculant,
 & Mathurin court après lui.]

L E B A I L L I F.

Je suis Baillif, ne t'en avise pas :
Fides veut dire *foi* : conviens-tu pas
 Que tu dois foi, que tu dois plein hommage

A Monseigneur le Marquis du Carrage?
Que tu lui dois dîmes, champart, argent?
Que tu lui dois

MATHURIN.

Baillif *oultre-cuidant*,

Oui je dois tout ; j'en enrage dans l'ame ;
Mais palfandié , je ne dois point ma femme ,
Maudit Baillif !

LE BAILLIF , *en s'en allant*.

Va , nousçavons la loi ;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi .

SCÈNE II.

MATHURIN *seul*,

C Hien de Baillif ! que ton Latin m'irrite !
Ah ! sans Latin marions-nous bien-vîte ?
Parlons au Pere , à la Fille surtout :
Car ce que je veux , moi , j'en viens à bout.
Voilà comme je suis ; j'ai dans ma tête
Prétendu faire une fortune honnête :
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassoit , me donnoit du souci :
C'étoit Colette , & j'ai vu la friponne
Pour mes écus , muguetter ma personne ;
J'ai voulu rompre , & je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acante , & je m'en vais la voir,
Car je m'en vais lui parler. Sa maniere

Est dédaigneuse , & son allure est fiere ;
 Moi je le suis : & dès que je l'aurai ,
 Tout aussitôt je vous la réduirai ?
 Car je le veux. Allons

S C E N E I I I .

M A T H U R I N , C O L E T T E .

(*courant après.*)

C O L E T T E .

J Et'y prends , traître !

M A T H U R I N , *sans la regarder.*

Allons.

C O L E T T E .

Tu feins de ne me pas connoître ?

M A T H U R I N .

Si fait : Bon jour.

C O L E T T E .

Mathurin, Mathurin !

Tu causeras ici plus d'un chagrin.
 De tes bons-jours je suis fort étonnée ;
 Et tes bons-jours valaient mieux l'autre année
 C'étoit tantôt un bouquet de jasmin ,
 Puis des rubans pour orner ta Bergere ;

Tantôt des vers que tu me faisois faire
Par le Baillif qui n'en entendoit rien ,
Ni toi, ni moi : . . . mais tout alloit fort bien :
Tout est passé , lâche ! tu me délaiffes ?

MATHURIN.

Oui , mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses ,
Tant de bouquets acceptés & rendus ,
C'en est donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATHURIN.

Non , mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi , misérable ?

MATHURIN.

Mais , j'aimais ; je n'aime plus. Le Diable
A t'épouser me poussa vivement ;
En sens contraire il me pousse à présent ;
Il est le maître.

COLETTE.

Eh ! va , va , ta Colette
N'est plus si forte , & sa raison s'est faite.
Le Diable est juste , & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi ,
Pour avoir fait à Paris un voyage ,
Te voilà donc petit-maître au village ?
Tu penses donc que le droit t'est acquis

D'être en amour fripon comme un Marquis ?
C'est bien à toi d'avoir l'ame inconstante !
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante ?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison ?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison.
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as parue un peu trop dégourdie.
Tu m'aurois fait trop d'amis entre nous.
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence.
La chose est faite. Adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu ! Non pas, traître, je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon pere étoit Procureur : ma famille
A du crédit, & j'en ai, je suis fille ;
Et Monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton ;
Et devant lui nous ferons comparoître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état,
Nous apprendrons à ta mine insolente,
A te moquer d'une pauvre innocente.

M A T H U R I N.

Cette innocente est dangereuse; il faut
Voir le beau-pere, & conclure au plutôt.

S C È N E I V.

M A T H U R I N, D I G N A N T, A C A N T E,
C O L E T T E.

M A T H U R I N.

Allons, beau-pere, allons bâcler la chose.

C O L E T T E.

Vous ne bâclerez rien, non je m'oppose
A ces Contrats, à ces noces, à tout.

M A T H U R I N.

Quelle innocente!

C O L E T T E.

Oh! tu n'es pas au bout.
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser engeoler sur sa mine.
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

A C A N T E.

Helas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers! . . . Tout ce train - là me lasse ;
 Je suis têtù ; je veux que tout se passe
 A mon plaisir , suivant mes volontés,
 Car je suis riche. — Or , beau-pere , écoutez ;
 Pour honorer en moi mon mariage ,
 Je me dégrasse , & j'achette au Bailliage
 L'emploi brillant de Receveur Royal
 Dans le Grenier à Sel ; ça n'est pas mal.
 Mon fils fera Conseiller ; & ma fille
 Relèvera quelque noble famille.
 Mes petits fils deviendront Prébédens.
 De Monseigneur un jour les descendans
 Feront leur cour aux miens ; & quand j'y pense,
 Je me rengorge , & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien ; mais songe qu'aprésent
 On ne peut rien sans le consentement
 De Monseigneur ; il est encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça ?

DIGNANT.

Mais , c'est que ça doit être
 A tous Seigneurs tous honneurs.

COLETTE , à Mathurin.

Oui , vilain.

Il t'en cuira , je t'en réponds.

MATHURIN.

M A T H U R I N.

Voisin,

Notre Baillif t'a donné sa folie.
Eh ! dis-moi - donc , s'il prend en fantaisie
A Monseigneur d'avoir femme au logis ,
A-t-il besoin de prendre ton avis ?

D I G N A N T.

C'est différent : je fus son domestique
De père en fils dans cette Terre antique.
Je suis né pauvre , & je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avois amassé
Fut employé pour élever Acante.
Notre Baillif dit qu'elle est fort savante ,
Et qu'entre nous son éducation
Est au dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse ,
Sa belle-mère , est fâchée & jalouse ,
Et la maltraite , & me maltraite aussi.
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille ,
Mais je ne puis établir ma famille ,
Sans Monseigneur. Je vis de ses bontés ,
Je lui dois tout ; j'attends ses volontés.
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

A C A N T E.

Ah ! croyez-vous qu'il le donne , mon père ?

C O L E T T E.

Eh ! bien , fripon , tu crois que tu l'auras ?
Moi je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

S C E N E V.

Les Acteurs précédens , Madame BERTHE.

MATHURIN , à Berthe qui arrive.

MA belle-mère, arrivez, venez vite.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis.
Chacun rebéque, & je vous avertis.
Que si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout à l'heure,
Je ne le ferai point, tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi ?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne ?
Serait-ce vous, mon mari ? vous ?

DIGNANT.

Personne ;
Nous n'avons garde ; & Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien ;
J'en suis content ; & je dois me promettre
Que Monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin ;

C'est de moi seule ici qu'on a besoin ;
Et quand la chose une fois sera faite ,
Il faudra bien , ma foi , qu'il le permette.

D I G N A N T.

Mais ...

B E R T H E.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis ;
A mes dépens , une fille indolente ,
Qui ne fait rien , de rien ne se tourmente ;
Qui s'imagine avoir de la beauté ,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle , avec sa froide mine ,
Ne daigne pas aider à la cuisine ;
Elle se mire , ajuste son chignon ,
Fredonne un air en brodant un jupon ;
Ne parle point , & le soir en cachette
Lit des Romans que le Baillif lui prête.
Eh ! bien , voyez , elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécure.

M A T H U R I N.

Ah ! c'est tout jeune , & ça n'a pas encore
L'esprit formé ; ça vient avec le tems.

D I G N A N T.

Ma bonne , il faut quelques ménagemens
Pour une fille ; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire ;
C'est modestie , & pudeur que cela.
Comme elle , enfin , vous passâtes par-là ;
Je m'en souviens , vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh ! finissons. Allons, qu'on se dépêche.
Quels sots propos ! Suivez - moi promptement
Chez le Baillif.

COLETTE.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O Ciel ! que dois-je faire !

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE.

Quoi donc ! Sans sourciller.
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le Baillif, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner, & laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah ! croyez que mes sens

C O M E' D I E.

27

Sont pénétrés de vos soins in tu'gens ;
Croyez qu'en tout je distingue mon pere.

M A T H U R I N.

Madame Berthe , on ne distingue guére
Ni vous , ni moi : la Belle a le maintien
Un peu bien sec , mais cela n'y fait rien ;
Et je répons , dès qu'elle sera nôtre ,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(Ils sortent.)

A C A N T E.

Ah ! que je sens de trouble & de chagrin !
Me faudra-t-il épouser Mathurin !

S C E N E V I.

A C A N T E , C O L E T T E.

C O L E T T E.

AH ! n'en fais rien , crois-moi , ma chere amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux : que fait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

A C A N T E.

Mon Dieu non.
Mais , vois-tu bien ? je ne suis plus soufferte.
Dans le logis de la marâtre Berthe ;

B iij

Je suis chassée , il me faut un abri ,
 Et par besoin je dois prendre un mari.
 C'est en pleurant que je cause ta peine.
 D'un grand projet j'ai la cervelle pleine.
 Mais je ne sçais comment m'y prendre , hélas !
 Que devenir ? Dis-moi , ne sçais-tu pas
 Si Monseigneur doit venir dans ses Terres ?

COLETTE.

Nous l'attendons.

A C A N T E.

Bientôt ?

COLETTE.

Je ne sçais guères
 Dans mon taudis les nouvelles de Cour.
 Mais s'il revient , ce doit être un grand jour.
 Il met , dit on , la paix dans les familles.
 Il rend justice , il a grand soin des filles.

A C A N T E.

Ah ! s'il pouvoit me protéger ici !

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

A C A N T E.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles ,
 Qui dans l'Armée ont très-peu de pareilles ;
 Que Charles-Quint a loué sa valeur.

C O L E T T E.

Qu'est-ce que Charles-Quint ?

A C A N T E.

Un Empereur
Qui nous a fait bien du mal.

C O L E T T E.

Et qu'importe ?
Ne m'en faites pas , vous , & que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

A C A N T E.

Comme le tien , mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici , quelquefois on me mene
Dans un Château de la jeune Dormene

C O L E T T E.

Près de nos bois ? Ah ! le plaisant Château !
De Mathurin le logis est plus beau ;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

A C A N T E.

Oui , je le fais ; mais cette Demoiselle
Est autre chose , elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a près d'elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure , & de qui l'ame est bonne.
Laure est aussi d'une grande Maison.

C O L E T T E.

Qu'importe encor ?

B i n

A C A N T E.

Les gens d'un certain nom,
 (J'ai remarqué cela , chere Colette ,)
 En sçavent plus , ont l'ame autrement faite ;
 Ont de l'esprit , des sentimens plus grands ;
 Meilleurs que nous.

C O L E T T E.

Oui , dès leurs premiers ans
 Avec grand soin leur ame est façonnée.
 La nôtre hélas ! languit , abandonnée.
 Comme on apprend à chanter , à danser ,
 Les gens du monde apprennent à penser.

A C A N T E.

Cette Dormene & cette vieille Dame
 Semblent donner quelque chose à mon ame.
 Je crois en valoir mieux quand je les voi ;
 J'ai de l'orgueil & je ne sçais pourquoi ;
 Et les bontés de Dormene & de Laure
 Me font haïr mille fois plus encore
 Madame Berthe & Monsieur Mathurin.

C O L E T T E.

Quitte-les tous.

A C A N T E.

Je n'ose , mais enfin
 J'ai quelque espoir : que ton conseil m'assiste.
 Dis-moi d'abord , Colette , en quoi consiste
 Ce fameux Droit du Seigneur ?

C O L E T T E.

Oh! ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée, & l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi; fais que je vienne à bout
D'être épousée, & je te dirai tout.

A C A N T E.

Ah! j'y ferai mon possible.

C O L E T T E.

Ma mere
Est très-alerte & conduit mon affaire.
Elle me fait, par un Acte plaintif
Pousser mon droit pardevant le Baillif.
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

A C A N T E.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice!
Chere Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage,
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LE B A I L L I F, *Philippe* son valet, C O L E T T E.

LE B A I L L I F.

MA robe, allons : —du respect ; —vîte , Philippe.
C'est en Baillif qu'il faut que je m'équipe.
J'ai des clients qu'il faut expédier.
Je suis Baillif ; je te fais mon Huissier.
Amene-moi Colette à l'Audience.

(Il s'assied devant la table , & feuillette un grand livre.)

L'affaire est grave & de grande importance.

De matrimonio—Chapitre deux.

Empêchements : —ces cas - là sont verveux ;

Il faut sçavoir de la Jurisprudence.

(à Colette.)

Approchez-vous , faites la révérence,
Colette ; il faut d'abord dire son nom.

C O L E T T E.

Vous l'avez dit ; je suis Colette.

L E B A I L L I F *écrit*

Bon ;

Colette.— Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans & davantage ?

C O L E T T E.

Ei donc ! Monsieur ; j'ai vingt ans tout au plus.

L E B A I L L I F, *écrivain.*

Çà, vingt ans passés.— Ils sont bien révolus ?

C O L E T T E.

L'âge, Monsieur, ne fait rien à la chose ;
Et jeune ou non, sçachez que je m'oppose
A tout Contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi ?

L E B A I L L I F.

Vos oppositions seront notoires.
Çà, vous avez des raisons péremptoires ?

C O L E T T E,

J'ai cent raisons.

L E B A I L L I F.

Dites-les.—Auroit-il...

C O L E T T E.

Oh ! oui, Monsieur.

L E B A I L L I F.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monsieur.

LE BAILLIF.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh ! tant ! J'aurais plus d'un mari sans lui,
Et me voila pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLIF.

Il vous a fait sans doute des promesses.

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendresses ;
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLIF, *écrivant.*

En légitime nœud ! — Quelle malice !
Ça, produisez les Lettres en Justice.

COLETTE,

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait ;
Quand tous les jours on parle tête-à-tête
A son amant d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLIF.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

C O L E T T E.

Moi, point du tout ; — mon témoin c'est moi-même :
Est ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, Monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abanlonner ?
Il me parlait d'amitié, de constance,
Je l'écoutais, & c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien :
Ils ont tout vû, mais ils ne disent rien.

L E B A I L L I F.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire,
Votre plainte en Droit ne peut suffire ;
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit.

C O L E T T E.

Mais

Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence ?

L E B A I L L I F.

En abuser ! Mais vraiment, c'est un cas
Epouvantable, & vous n'en parlez pas !
Instrumentons : — Laquelle nous remontre
Que Mathurin en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté ;
Laquelle insiste & répète dommages,
Frais, intérêts pour raison des outrages
Contre les loix faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

C O L E T T E.

Rayez cela , je ne veux pas qu'on dise
 Dans le Pays une telle sottise.
 Mon honneur est très-intact ; & pour peu
 Qu'on l'eût blessé l'on auroit vû beau jeu.

L E B A I L L I F.

Que prétendez-vous donc ?

C O L E T T E.

Etre vengée.

L E B A I L L I F.

Pour se venger , il faut être outragée ,
 Et par écrit coucher en mots exprès
 Quels attentats encontre vous sont faits ;
 Articuler les lieux , les circonstances ,
Quis , quid , ubi , les excès , insolences ,
 Enormités , sur quoi l'on jugera.

C O L E T T E.

Ecrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

L E B A I L L I F.

Ce n'est pas tout , il faut sçavoir la suite
 Que ces excès pourraient avoir produite.

C O L E T T E.

Comment produite ? Eh ! rien ne produit rien.
 Traître Baillif , qu'entendez-vous ?

L E B A I L L I F.

Fort bien.

Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens , & nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait ,
L'empêchement est nul , de nul effet.

(Il se leve)

Depuis une heure en vain je vous écoute
Vous n'avez rien prouvé , je vous déboute.

C O L E T T E.

Me débouter , moi ?

L E B A I L L I F.

Vous.

C O L E T T E.

Maudit Baillif ?

Je suis déboutée ?

L E B A I L L I F.

Oui ; quand le plaignant

Ne peut donner des raisons qui convainquent ,
On le déboute , & les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action
Nous procédons à la conclusion.

C O L E T T E.

Non , non , Baillif , vous aurez beau conclure ,
Instrumenter & signer , je vous jure
Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLIF.

Il l'aura.
 De Monseigneur le Droit se maintiendra.
 Je suis Baillif, & j'ai le Droit du Maître.
 C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
 Consolez-vous, sçachez que vous aurez
 Affaire à moi, quand vous vous marierez.

COLETTE.

J'aimerais mieux, le reste de ma vie,
 Demeurer fille.

LE BAILLIF.

Oh ! je vous en défie.

SCENE II.

[COLETTE, seule.]

AH ! comment faire ? où reprendre mon bien ?
 J'ai protesté, cela ne sert de rien.
 On va signer : que je suis tourmentée !



SCENE

SCÈNE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A Mon secours! me voilà deboutée.

ACANTE.

Deboutée?

COLETTE.

Oui; l'ingrat vous est promis

On me déboute.

ACANTE.

Hélas! je suis bien pis!

De mes chagrins mon ame est oppressée;
Ma chaîne est prête, & je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Né hais-tu pas mon lâche?

ACANTE.

Honnêtement.

Entre nous deux, juges-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi. Tu portes dans ton air

Je ne sçais quoi de brillant & de fier ;
A Mathurin cela ne convient guere,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

A C A N T E.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des Romans ?

C O L E T T E.

Moi ? — Non, jamais.

A C A N T E.

Le Baillif Metaprose
M'en a prêté. — Mon Dieu ! la belle chose !

C O L E T T E.

En quoi si belle ?

A C A N T E.

On y voit des Amans
Si courageux, si tendres, si galans !

C O L E T T E.

Oh ! Mathurin n'est pas comme eux.

A C A N T E.

Que les Romans rendent l'ame inquiète !

Colette,

C O L E T T E.

Eh ! d'où vient donc ?

C O M E D I E.

A C A N T E.

Ils forment trop l'esprit.
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai passées !
Que les Romans font naître de pensées !
Que les Héros de ces livres charmans
Ressemblent peu , Colette , aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde,
Je me voyais dans un tout autre monde,
J'étais au Ciel. — Ah ! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur ;
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village ,
Et de descendre , après un vol divin ,
Des Amadis à Maître Mathurin !

C O L E T T E.

Votre propos me ravit ; & je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

A C A N T E.

T'en souvient-il autant qu'il m'en souvient,
Que ce Marquis , ce beau Seigneur, qui tient
Dans le pays le rang , l'état d'un Prince ,
De sa présence honora la Province ?
Il s'est passé juste un an & deux mois ,
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il ? Nous le vîmes à table ;
Il m'accueillit. Ah ! qu'il était affable !
Tous ses discours étaient des mots choisis
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était , Colette , une langue nouvelle ,

Supérieure & pourtant naturelle.
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

C O L E T T E.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

A C A N T E.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monseigneur tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier,
Le fer en main, courait le sanglier ?

C O L E T T E.

Oui, quelque idée & confuse & légère
Peut m'en rester.

A C A N T E.

Je l'ai distincte & claire.

Je crois le voir avec cet air si grand
Sur ce cheval superbe & bondissant.
Près d'un gros chêne, il perce de sa lance
Le sanglier, qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix
Que répétaient les Echos de nos bois ;
Et de bon cœur, (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je suis encor témoin.
On l'entourait, je n'étais pas bien loin,
Il me parla.—Depuis ce jour, ma chère,
Tous les Romains ont le droit de me plaire ;
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui,
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

C O L E T T E.

Ah ! qu'un Roman est beau !

A C A N T E.

C'est la peinture
Du cœur humain , je crois , d'après nature.

C O L E T T E.

D'après nature ! — Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret Monseigneur ?

A C A N T E.

Oh ! non, je n'ose , & je sens la distance
Qu'entre nous deux met son rang , sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous ?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point , mais il est cause
Que l'ayant vu , je ne peux à présent
En aimer d'autre , & c'est un grand tourment.

C O L E T T E.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne ?
J'avoueraï moi que l'on m'en a conté.

A C A N T E.

Un étourdi prit quelque liberté :
Il s'appellait le Chevalier Germance.
Son fier maintien , son air , son insolence
Me révoltaient , loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser ,
Et réprimant sa poursuite hardie ,

Je lui fis voir combien la modestie
 Était plus fière, & pouyait, d'un coup d'œil,
 Faire trembler l'imprudence & l'orgueil.
 Ce Chevalier serait assez capable,
 Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
 Ah ! la douceur est l'appas qui nous prend.
 Que Monseigneur, ô Ciel ! est différent !

C O L E T T E.

Ce Chevalier n'étant donc guère sage ?
 Ça, qui des deux te déplaît davantage,
 De Mathurin, ou de cet effronté ?

A C A N T E.

Oh ! Mathurin : — C'est sans difficulté.

C O L E T T E.

Mais Monseigneur est bon : il est le maître ;
 Pourrait-il pas te dépetrer du traître ?
 Tu me parais si belle !

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

Je crois,
 Que tu pourras mieux réussir que moi.

A C A N T E.

Est-il bien vrai qu'il arrive ?

C O L E T T E.

Sans doute

Car on le dit.

A C A N T E.

Penses-tu qu'il m'écoute?

C O L E T T E.

J'en suis certaine , & je retiens ma part
De ses bontés.

A C A N T E.

Nous le verrons trop tard ;
Il n'arrivera point ; on me fiance ,
Tout est conclu , je suis sans esperance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur ;
Mathurin presse , & je meurs de douleur.

C O L E T T E.

Eh ! moque-toi de Berthe.

A C A N T E,

Hélas ! Dormène ,

Si je lui parle , entrera dans ma peine.
Je vais prier Dormène de m'aider
De son appui , qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette Dame est si bonne !
Laure , surtout , cette vieille personne ,
Par le malheur sensible à la pitié ,
Qui m'a souvent montré tant d'amitié ,
Me donnera des conseils.

C O L E T T E.

A notre âge ,

Il faut de bons amis , rien n'est plus sage.
Tu trembles ?

A C A N T E.

Oui.

C O L E T T E.

Par ces lieux détournés

Viens avec moi.

C iv

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE,
DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrétant Acante.*

QUEL chemin vous prenez !
Etes-vous folle ? & quand on doit se rendre
A son devoir , faut-il se faire attendre ?
Quelle indolence ! & quel air de froideur !
Vous me glacez : votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie , & vous êtes fâchée !
Hom , l'idiote ! Allons , ça , Mathurin,
Soyez le maître & donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main & veut l'em-*
brasser.

Ah ! pafandié

BERTHE.

Voyez la malhonnête !
Elle rechigne , & détourne la tête !

C O M E D I E.

+1

A C A N T E.

Pardon, mon Pere; hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amere
Je dois souffrir en quittant un tel Pere.

B E R T H E.

Et rien pour moi?

M A T H U R I N.

Ni rien pour moi non-plus?

C O L E T T E.

Non, rien, méchant; tu n'auras qu'un refus.

M A T H U R I N.

On me fiance.

C O L E T T E.

Et va, va, fiançailles
Affect souvent ne sont pas épousailles;
Laisse-moi faire.

D I G N A N T.

Eh! qu'est-ce que j'entends?
C'est un Courrier: c'est je pense, un des Gens
De Monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

S C E N E V.

Les Acteurs précédens, CHAMPAGNE.

C H A M P A G N E.

OUI, nous avons terminé la Campagne,
Nous avons sauvé Metz, mon Maître & moi.
Et nous aurons la paix. Vive le Roi!
Vive mon Maître! — Il a bien du courage,
Mais il est trop sérieux pour son âge:
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici.
Tu me parais en grande compagnie.

D I G N A N T.

Oui. — Vous ferez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

C H A M P A G N E.

Bon ! tant mieux !
Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle. — Ah ! ah ! c'est toi, Colette ?
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite ?
Mathurin est ton mari ?

C O L E T T E.

Mon Dieu ! non.

C H A M P A G N E.

Il fait fort mal.

C O L E T T E.

Le traître , le fripon
Croit dans l'instant prendre Acante pour femme.

C H A M P A G N E.

Il fait fort bien ; je répons sur mon ame
Que cet hymen à mon Maître agréa,
Et que la noce à ses frais se fera.

A C A N T E.

Comment ! il vient ?

C H A M P A G N E.

Peut-être ce soir même.

D I G N A N T.

Quoi ! ce Seigneur , ce bon Maître que j'aime ,
Je puis le voir encore avant ma mort ?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

A C A N T E.

Puisqu'il revient , permettez , mon cher Pere ,
De vous prier , (devant ma Belle-mere)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu , sans l'oser consulter ;
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'est un respect , sans doute , qu'il mérite.

M A T H U R I N.

Foin du respect !

44 LE DROIT DU SEIGNEUR,

D I G N A N T.

Votre avis est sensé,
Et comme vous en secret j'ai pensé. . . .

M A T H U R I N.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

C O L E T T E, à *Acante*.

Bon, tenez ferme.

M A T H U R I N.

Est un sot qui diffère.

Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce Droit du Seigneur.

B E R T H E.

Eh! pourquoi tant s'effaroucher? La chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause;
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; & je peux protester
Qu'à mon devoir, quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

C O L E T T E.

Je le crois bien.

B E R T H E.

Cependant, la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la nôce, & n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

M A T H U R I N, à *Colette en s'en allant*.
C'est très-bien dit; eh! bien, l'aurai-je enfin?

C O L E T T E.

Non , tu ne l'auras pas, non , Mathurin.

*(ils sortent.)***C H A M P A G N E.**

Oh ! oh ! nos gens viennent en diligence.

Eh ! quoi , déjà le Chevalier Germance ?

S C E N E VI.**LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.****C H A M P A G N E.**

Vous êtes fin , Monsieur le Chevalier ,
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille ;
Acante est belle , au moins.

LE CHEVALIER.

Eh ! oui, vraiment,
Je la connais ; j'apprends en arrivant ,
Que Mathurin se donne l'insolence
Des'appliquer ce bijou d'importance ;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche Rustre ait les tendres prémices
D'un Beauté qui ferait les délices

Des plus hupés , & des plus délicats.
 Pour le Marquis , il ne se hâte pas.
 C'est , je l'avoue , un grave personnage,
 Pressé de rien , bien compassé , bien sage ,
 Et voyageant comme un Ambassadeur.
 Parbleu , jouons un tour à sa lenteur.
 Tiens , il me vient une bonne pensée ,
 C'est d'enlever *prestò* la Fiancée ,
 De la conduire en quelque vieux Château ,
 Quelque masure.

C H A M P A G N E .

Oui , le projet est beau.

L E C H E V A L I E R .

Un vieux Château , vers la forêt prochaine ,
 Tout délabré , que possède Dormène ,
 Avec sa vieille . . .

C H A M P A G N E .

Oui , c'est Laure , je crois .

L E C H E V A L I E R .

Oui .

C H A M P A G N E .

Cette vieille était jeune autrefois ,
 Je m'en souviens : votre étourdi de père
 Eut avec elle une certaine affaire
 Où chacun d'eux fit un mauvais marché .
 Ma foi , c'était un maître débauché .
 Tout comme vous , buvant , aimant les Belles ,
 Les enlevait , & puis se moquant d'elles .
 Il mangea tout , & ne vous laissa rien .

COMÉDIE.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'est avoir du bien.
Sans nul souci je vis de ses largesses.
Je n'aime point l'embarras des richesses ;
Est riche assez qui fait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène ?
Bien plus qu'Acante, elle en vaudrait la peine :
Elle est très-fraîche, elle est de qualité ;
Cela convient à votre dignité.
Laissez pour nous les filles du Village.

LE CHEVALIER.

Vraiment, Dormène est un très-doux partage :
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour ;
Mais entre nous, elle sent trop la Dame.
On ne pourrait en faire que la femme.
Elle est bien pauvre, & je le suis aussi,
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante.
Cette coquette est beaucoup plus plaisante.
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué ;
Je me sentis l'an passé provoqué
Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi ;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la Noce.
Cela sera plaisant ; j'en ris déjà.

C H A M P A G N E.

Mais croyez vous que Monseigneur rira ?

L E C H E V A L I E R.

Il faudra bien qu'il rie , & que Dormène
 En rie encor , quoique prude & hautaine ;
 Et je prétends que Laure en rie aussi.
 Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
 Dormène & Laure en très-mince équipage,
 Qui s'en allaient vers le prochain village ,
 Chez quelque vieille. — Il faut prendre cōtems.

C H A M P A G N E.

C'est bien pensé ; mais vos déportemens
 Sont dangereux , je crois , pour ma personne.

L E C H E V A L I E R.

Bon ! l'on se fâche , on s'appaise , on pardonne.
 Tous les gens gais ont le don merveilleux
 De mettre en train tous les gens sérieux.

C H A M P A G N E.

Fort bien.

L E C H E V A L I E R.

L'esprit le plus atrabilaire
 Est subjugué, quand on cherche à lui plaire.
 On s'épouvante , on crie , on fuit d'abord ,
 Et puis l'on soupe , & puis l'on est d'accord.

C H A M P A G N E.

On ne peut mieux : mais votre belle Acanté
 Est bien revêche.

L E

L E C H E V A L I E R.

Et c'est ce qui m'enchanté
La résistance est un charme de plus,
Et j'aime assez une heure de refus.
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron faisant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect ?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, sous mes loix je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon Trompette, & sonne les alarmes.
Point de quartier, marchons : alerte, aux armes,
Vite.

C H A M P A G N E.

Je crois que nous sommes trahis ;
C'est du secours qui vient aux ennemis :
J'entends grand bruit, c'est Monseigneur.

L E C H E V A L I E R.

N'importe !
Sois prêt, ce soir, à me servir d'escorte.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
GERMANCE.

LE MARQUIS.

C Her Chevalier, que mon cœur est en pa'x!
Que mes regards ici sont satisfaits!
Que ce Château qu'ont habité nos peres,
Que ces forêts, ces plaines me sont cheres!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manéges des Cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimeres,
Ces vanités, ces ombres passageres,
Au fond du cœur laissent un vuide affreux.
C'est avec nous, que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On est esclave, & chez moi je suis maître.
Que je voudrois que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh! oui, l'on peut se réjouir par-tout,

C O M E' D I E.

51

En garnison , à la Cour , à la guerre ,
Longtems en Ville , & huit jours dans sa Terre.

L E M A R Q U I S.

Que vous & moi nous sommes différens

L E C H E V A L I E R.

Nous changerons peut-être avec le tems.
En attendant vous savez qu'on apprête,
Pour ce jour même, une très-belle fête.
C'est une nôce.

L E M A R Q U I S.

Oui , Mathurin vraiment
Fait un beau choix , & mon consentement
Est tout acquis a ce doux mariage.
L'Epoux est riche , & sa maitresse est sage.
C'est un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant, de faire deux heureux.

L E C H E V A L I E R.

Acante encoren peut faire un troisieme.

L E M A R Q U I S.

Je vous reconnais là , toujours vous même.
Mon cher parent , vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits ,
Tout peut passer dans des Villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma Terre.

L E C H E V A L I E R.

L'exemple du plaisir apparemment ?

D ij

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment.
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile & sévère ;
Mais entre nous songez que votre pere,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mere,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant, son sort infortuné
Fut a mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si, comme moi, cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour ; c'est mon dessein ;
J'y pense quelquefois ; mais c'est en vain.
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh ! bien, je vous présage
Que vous ferez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais, mais l'on fait comme on peut.
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

L E M A R Q U I S.

Vous vous trompez : on est un peu son maître.
J'en fis l'épreuve ; est sage qui veut l'être.
Et croyez-moi , cette Acante , entre nous ,
Eut des attraits pour moi , comme pour vous.
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je réjettai ce desir passager ,
Dont la poursuite aurait pû m'affliger ,
Dont le succès eût perdu cette fille ,
Eût fait sa honte aux yeux de sa famille ,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

L E C H E V A L I E R.

Je ne suis pas si timide que vous.
La même pâte , (il faut que j'en convienne)
N'a point paitri votre branche & la mienne.
Quoi ! vous pensez être , dans tous les tems ,
Maître absolu de vos yeux , de vos sens ?

L E M A R Q U I S.

Eh ! pourquoi non ?

L E C H E V A L I E R.

Très-fort je vous respecte.
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte ;
Les plus prudens se laissent captiver ,
Et le vrai sage est encor à trouver.
Craignez sur-tout le titre ridicule
De Philosophe.

L E M A R Q U I S.

O l'étrange scrupule !

D iij

Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut il dire? Amour de la vertu,
Le fat en raille avec étourderie;
Le sot le craint, le fripon le décrie:
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des sots:
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur & la vertu se fonde.
Ecoutez-moi : je suis las aujourd'hui
Du train des Cours où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une Compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,

Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma Maison,
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui , tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormene
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Votre Dormene est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

C'est un bonheur si pur , si précieux ,
De relever l'indigente Noblesse ,
De préférer l'honneur à la richesse !
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang : lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres ,
Qui dans les camps doit couler pour les maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais , dans vos beaux desseins ,

D iv

Vous avez donc , malgré votre réserve,
Un peu d'amour ?

LE MARQUIS.

Qui ? moi ! Dieu m'en préserve.
Il faut sçavoir être maître chez soi ;
Et si j'aimais , je recevrais la loi.
Se marier par amour , c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi , Marquis , votre philosophie
Me paraît tout à rebours du bon sens.
Pour moi , je crois au pouvoir de nos sens ;
Je les consulte en tout , & j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine ,
Pleins de morale & de réflexions ,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage ;
Mais un coup d'œil peut subjuguier un sage.

LE MARQUIS.

Soit ; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux :
Voici la nôce. Allons , égayons-nous.
C'est Mathurin , c'est la gentille Acante ;
C'est le vieux pere , & la mere & la tante ;
C'est le Baillif , Colette , & tout le Bourg.

S C E N E II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
LE BAILLIF, *à la tête des Habitans.*

LE MARQUIS.

J'En suis touché. Bon jour, enfans, bon jour.

LE BAILLIF.

Nous venons tous avec conjouissance
Nous présenter devant votre Excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus,
Comme les Grecs . . .

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.

Je suis Picard ; je revois avec joie
Tous mes Vassaux.

LE BAILLIF.

Les Grecs de qui la proie . . .

LE CHEVALIER.

Ah ! finissez. Notre gros Mathurin,
La belle Acante est votre proie enfin ?

MATHURIN.

Oui-dà, Monsieur ; la fiançaille est faite.

Et nous prions que Monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh ! tu ne l'auras pas ;
Je te le dis : tu me demeureras.
Oui , Monseigneur , vous me rendrez justice :
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse ;
Il m'a promis

MATHURIN.

Bon ! j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut , Baillif , tirer la chose au clair.
A-t-il promis ?

LE BAILLIF.

La chose est constatée.
Colette est folle , & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien , & Monseigneur fera
Qu'on force Acante à ce beau marché-là ,
Qu'on la maltraite , & qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai , belle Acante ?

ACANTE.

Je dois d'un père avec raison chéri
Suivre les loix. Il me donne un mari.

COLETTE.

Va , tu verras.

Mde BERTHE.

Mathurin , que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin , Baillif , en homme sage ,
D'arranger tout suivant l'antique usage.
D'un si beau Droit je veux m'autoriser
Avec décence , & n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah ! Quel Caton ! Mais mon Caton , je pense ,
La fuit des yeux , & non sans complaisance.
Mon cher cousin.

LE MARQUIS.

Eh ! Bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi , mon cousin !

LE CHEVALIER.

Oui , vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le ferez : j'en ris déjà d'avance.
Gageons , vous dis-je , une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

S C E N E I I I.

LE BAILLIF, les autres Acteurs.

MATHURIN.

Q U E disent-ils ?

LE BAILLIF.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille , & qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi , que je forte ?

LE BAILLIF.

Oui , sans doute.

COLETTE.

Oui , fripon.

Oh ! nous aimons la loi , nous.

MATHURIN, *au Baillif.*

Mais doit-on ? . . .

Mde BERTHE.

Eh ! quoi ! benêt , te voilà bien à plaindre !

D I G N A N T.

Allez , d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu regne au fond de son cœur ;
Et notre maître est tout rempli d'honneur :

(*A Acante.*)

Quand près de vous il daignera se rendre ,
Quand , sans témoin , il pourra vous entendre ,
Remettez-lui ce paquet cacheté. (*lui donnant*
Des papiers cachetés.)

C'est un devoir de votre piété.
N'y manquez pas — O fille toujours chère !
Embrassez-moi.

A C A N T E.

Tous vos ordres , mon père ,
Seront suivis. Ils sont pour moi sacrés ;
Je vous dois tout. — D'où vient que vous pleurez ?

D I G N A N T.

Ah ! je le dois. — De vous je me sépare ;
C'est pour jamais. Mais si le Ciel avare ,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits ,
Pouvait sur vous les verser désormais ,
Si votre sort est digne de vos charmes ,
Ma chère enfant , je dois sécher mes larmes.

Mde. B E R T H E.

Marchons , marchons , tous ces beaux compliments
Sont pauvretés qui font perdre du tems.
Venez , Colette.

C O L E T T E. *à Acante*

Adieu, ma chère amie.

Je recommande à votre prud'homme
Mon Mathurin ; vengez-moi des ingrats.

A C A N T E.

Le cœur me bat.—Que deviendrai-je , Hélas !

S C E N E I V.

LE B A I L L I F, M A T H U R I N,
A C A N T E.

M A T H U R I N.

JE n'aime point cette cérémonie :
Maître Baillif , c'est une tyrannie.

L E B A I L L I F.

C'est la condition *sine quâ non*.

M A T H U R I N.

Sine quâ non ! Quel diable de jargon !
Morbleu ! ma femme est à moi.

L E B A I L L I F.

Il faut , premier , que Monseigneur l'honore
D'un entretien selon les nobles Us
En ce Châtel de tous les tems reçus.

Pas encore :

MATHURIN.

Les maudits Us ! Quels sont-ils ?

LE BAILLIEF.

L'Epousée

Sur une chaise est sagement placée :
Puis Monseigneur dans une chaise à bras
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi ! pas plus loin ?

LE BAILLIEF.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, passe.

Et puis après ?

LE BAILLIEF.

Monseigneur avec grâce

Fait un présent de bijoux, de rubans ;
Comme il lui plaît,

MATHURIN

Passe pour des présents.

LE BAILLIEF.

Puis il lui parle, il vous la considère,
Il examine à fond son caractère ;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien.

Et

C O M E D I E.

Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

L E B A I L L I F.

Expressément la loi veut qu'on demeure,
Pour l'exhorter, l'espace d'un quart-d'heure.

M A T H U R I N.

Un quart-d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici,
Pour écouter sa femme ?

L E B A I L L I F.

La loi porte,
Que, s'il oloit se tenir à la porte,
Se présenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper a sottises pareilles,
On fait couper sur le champ ses oreilles.

M A T H U R I N.

Ô belle loi ! Les beaux Droits que voilà !
Et ma moitié ne dit rien à cela ?

A C A N T E.

Moi, j'obéis, & je n'ai rien à dire.

L E B A I L L I F.

Dénichez ; il faut qu'un mari se retire :
Point de raisons.

M A T H U R I N, *sortant.*

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit, & son air innocent,
Sa conversation ne plaira guere.

LE B A I L L I F.

Veux-tu partir ?

M A T H U R I N.

Adieu donc, ma très-chère,
Songe surtout au pauvre Mathurin,
Ton Fiancé. (*Il sort.*)

A C A N T E.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue ?
La peur me prend ; je suis toute éperdue.

LE B A I L L I F.

Asseyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

S C E N E V.

A C A N T E *seule.*

IL est aimable ; ah ! je le sçais , sans doute,
Pourrai-je, hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t il dans mes vrais intérêts ,
Dans mes chagrins , & dans mes torts secrets ?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente.
Un mari riche , un état assuré.
Je le prévois , je ne remporterai

Que des refus , avec bien peu d'estime.
Je vais déplaire à ce cœur magnanime ;
Et si mon ame avait osé former
Quelque souhait , c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette Dame & si noble & si tendre ,
Qui fuit le monde , & qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?
Où suis-je ? On ouvre ! A peine j'envisage
Celui qui vient ; je ne vois qu'un nuage.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

ASseyez-vous. Lors qu'ici je vous vois,
C'est le plus beau , le plus cher de mes Droits.
J'ai commandé qu'on porte a votre pere
Les faibles dons qu'il convient de vous faire.
Ils paraîtront bien indignes de vous.

A C A N T E , *s'asséyant.*

Trop de bontés se répandent sur nous ;
J'en suis confuse , & ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfaisance :
Mais avant tout , il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon pere présente
Très-humblement...

LE MARQUIS , *les mettant dans sa poche.*

Donnez-les, belle Acante,
 Je les lirai ; c'est sans doute un détail
 De mes forêts : les foins & son travail
 M'ont toujours plû. J'aurai de sa vieillesse
 Les plus grands foins : comptez sur ma promesse.
 Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
 Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
 De votre hymen rend la chaîne odieuse ?
 J'en suis fâché. Vous deviez être heureuse.

A C A N T E.

Ah ! je le suis un moment , Monseigneur ,
 En vous parlant , en vous ouvrant mon cœur.
 Mais tant d'audace est-elle ici permise ?

LE MARQUIS.

Ne craignez-rien : parlez avec franchise.
 Tous vos secrets seront en sûreté.

A C A N T E.

Qui douterait de votre probité ?
 Pardonnez donc à ma plainte importune.
 Ce mariage aurait fait ma fortune ,
 Je le sçais bien , & j'avoûrai surtout
 Que c'est trop tard expliquer mon dégoût ;
 Que dans les champs élevée , & nourrie
 Je ne dois point dédaigner une vie
 Qui sous vos loix me retient pour jamais ,
 Et qui m'est chere encor par vos bienfaits.
 Mais après tout , Mathurin , le village ,

Ces Païsans , leurs mœurs & leur langage ,
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur.
De mon esprit c'est une injuste erreur.
Je la combats ; mais elle a l'avantage.
En frémissant , je fais ce mariage.

LE MARQUIS , *approchant son fauteuil*

Mais vous n'avez pas tort.

A C A N T E , *à genoux.*

J'ose , à genoux ,
Vous demander , non pas un autre époux ,
Non d'autres nœuds : tous me seraient horribles ;
Mais que je puisse avoir des jours paisibles.
Le premier bien serait votre bonté ;
Et le second , de tous la liberté.

LE MARQUIS , *la relevant avec empressement.*

Eh ! relevez-vous donc. Que tout m'étonne
Dans vos desseins , & dans votre personne !

(Ils s'approchent.)

Dans vos discours si nobles , si touchans ,
Qui ne sont point le langage des champs ,
Je l'avoûrai , vous ne paraissez faite
Pour Mathurin , ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous , dans ce séjour obscur ,
Un ton si noble , un langage si pur ?
Partout on a de l'esprit : c'est l'ouvrage
De la Nature , & c'est votre partage.
Mais l'esprit seul , sans éducation ,
N'a jamais eu ni ce tour , ni ce ton ,
Qui me surprend : je dis plus , qui m'enchanté.

A C A N T E.

Ah ! que pour moi votre ame est indulgente !
 Comme mon sort , mon esprit est borné.
 Moins on attend , plus on est étonné.
 Un peu de soins , peut-être ; & de lecture ,
 Ont pu dans moi corriger la Nature.
 C'est vous surtout , vous qui , dans ce moment,
 Formez en moi l'esprit , le sentiment ;
 Qui m'élevez , qui dans moi faites naître
 L'ambition d'imiter un tel Maître.

L E M A R Q U I S.

Je n'y tiens plus : son mérite inoui
 M'a plus encor pénétré qu'ébloui.
 Quoi ! dans ces lieux la Nature bizarre
 Aura voulu mettre une fleur si rare ,
 Et le Destin veut ailleurs l'enterrer !
 Non , belle Acante , il vous faut demeurer.

(*Il s'approche.*)

A C A N T E.

Pour épouser Mathurin ?

L E M A R Q U I S.

Sa personne

Mérite peu la femme qu'on lui donne ;
 Je l'avouérai.

A C A N T E.

Mon pere quelquefois
 Me conduisit au-delà de vos bois ,
 Chez une Dame aimable & réverée ,
 Pleine d'esprit , de sentimens d'honneur.

Elle daigne m'aimer : votre faveur ,
 Votre bonté peut me placer près d'elle.
 Ma belle-mere est avare & cruelle.
 Elle me hait , & je hais malgré m oi
 Ce Mathurin qui compte sur ma foi.
 Voilà mon sort ; vous en êtes le maître.
 Je ne ferai point heureuse , peut-être.
 Je souffrirai ; mais je souffrirai moins
 En devant tout à vos généreux soins.
 Protégez-moi : croyez qu'en ma retraite
 Je resterai toujours votre Sujette.

L E M A R Q U I S.

Tout me surprend. Dites-moi , s'il vous plaît ,
 Celle qui prend à vous tant d'intérêt ,
 Qui vous chérit , ayant scû vous connaître ,
 Serait-ce point Dormene ?

A C A N T E.

Oui.

L E M A R Q U I S.

Mais peut-être :

Il est aisé d'ajuster tout cela.
 Oui , votre idée est très-bonne. Oui , voilà
 Un vrai moyen de rompre avec décence
 Ce sot hymen , cette indigne alliance.
 J'ai des projets. En un mot , voulez-vous
 Près de Dormene un destin noble & doux ?

A C A N T E.

J'aimerais mieux la servir , servir Laure ,
 Laure si bonne , & qu'à jamais j'honore ;
 Manquer de tout , goûter dans leur séjour

E iv

Le seul bonheur de vous faire ma cour ,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

L E M A R Q U I S.

Acante , allez : vous pénétrez mon cœur.
Cui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle, & dans mon Château même.

A C A N T E.

Auprès de vous? Ah! Ciel!

L E M A R Q U I S, *s'approchant un peu.*

Elle vous aime ;

Elle a raison.—J'ai, vous dis-je, un projet :
Mais je ne sçais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée ;
Et votre chaîne est déjà commencée ;
La nôce prête & le contrat signé.
Le Ciel voulut que je fusse éloigné,
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime.
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

A C A N T E.

Quoi! vous daignez me plaindre! Ah! qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux!
Qu'il le devient chaque instant davantage

L E M A R Q U I S.

(Ils s'approchent.)

Mais après tout, puisque de l'esclavage

(Le Marquis s'approche.)

Avec décence on pourra vous tirer

A C A N T E , *s'approchant un peu.*

Ah ! le voudriez-vous ?

LE M A R Q U I S :

J'ose espérer
Que vos parens , la raison , la loi même ,
Et plus encor votre mérite extrême

(Il s'approche encore .)

Oui , cet hymen est trop mal assorti .

(Acante s'approche .)

Mais le tems presse : il faut prendre un parti .
Écoutez-moi .

(Ils se trouvent tout près l'un de l'autre .)

A C A N T E .

Juste Ciel ! si j'écoute !

S C E N E V I I .

LE MARQUIS , ACANTE , LE BAILLIF ,
MATHURIN .

M A T H U R I N , *entrant brusquement.*

JE crains , ma foi , que l'on ne me déboute .
Entrons , entrons ; le quart-d'heure est fini .

A C A N T E ,

Eh ! quoi ! sitôt ?

LE MARQUIS, *tirant sa Montre.*

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Baillif, ces sièges sont bien proches.
Est-ce encore un des Droits?

LE BAILLIF.

Point de reproches :

Mais du respect.

MATHURIN.

Mon Dieu ! nous en aurons.
Mais aurons-nous ma femme ?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

Et !

[*Il sonne.*]

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur ?

LE MARQUIS.

Que l'on remene Acante

Chez ses parens.

MATHURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE, *s'en allant.*

Ciel, prends pitié de mes secrets ennuis.

LE MARQUIS, *sortant d'un autre côté.*

Sortons, cachons le désordre où je suis.

Ah ! que j'ai peur de perdre la gageure !

S C E N E V I I I .

MATHURIN, LE BAILLIF.

MATHURIN.

D Is-moi, Baillif, ce que cela figure.
Notre Seigneur est parti bien sournois.
Il me parlait poliment autrefois,
J'aimais assez ses honnêtes manières ;
Et même à cœur il prenait mes affaires.
Je me marie : il s'en va tout pensif.

L E B A I L L I F .

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maître Baillif,
Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'allomme.
Quand on est près, *nous verrons* ! Ah ! quel homme !
Que je fis mal , ô Ciel ! quand je naquis
Chez mes parens ; de naître en ce pais !
J'aurais bien dû choisir quelque Village
Où j'aurais pu contracter mariage

Tout uniment , comme cela se doit ,
A mon plaisir , sans qu'un autre eût le Droit
De disposer de moi-même à mon âge ,
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

LE B A I L L I F.

C'est pour ton bien.

M A T H U R I N.

Mon ami Baillival ,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

L E M A R Q U I S , *seul.*

N On , je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux ! moi ! quel conte ! Ah ! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir :
Pour être sage on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle :
Et de la grace ! Ah ! nul n'en a plus qu'elle . . .
Et de l'esprit ! Quoi ! dans le fond des bois ,
Pour avoir vû Dormene quelquefois ,
Que de progrès ! Qu'il faut peu de culture
Pour cultiver les dons de la Nature !
J'estime Acante : oui , je dois l'estimer :
Mais , grace au Ciel , je suis très-loin d'aimer.

(*Il s'assied à une table.*)

Ah ! respirons. Voyons , sur toute chose ,
Quel plan de vie enfin je me propose. —
De ne dépendre en ce lieu que de moi ,
De n'en sortir que pour servir mon Roi ;
De m'attacher , par un sage hyménée ,
Une compagne agréable & bien née ,
Pauvre de bien , mais riche de vertu ,

Dont la noblesse, & le fort abattu
 A mes bienfaits doivent des jours prospères.
 Dormene seule a tous ces caractères :
 Le Ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
 Allons la voir. — D'abord écrivons-lui
 Un compliment. — Mais que puis-je lui dire ?
 Acante est là * qui m'empêche d'écrire.

* *En se cognant le front avec la main.*

Oui, je la vois. Comment la fuir ? Par où ?

(*Il se releve*)

Qui se croit sage, ô Ciel ! est-un grand fou.
 Achéons donc. — Je me vaincrai sans doute.

(*Il finit sa lettre.*)

Holà ! quelqu'un ! — Je fais bien qu'il en coûte.

SCENE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette Lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où ?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante ? Mais vraiment...

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante : c'est Dormene
A qui j'écris. — On a bien de la peine
Avec ses gens . . . Tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante ; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle & brouillent ma mémoire.

SCENE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, MADAME
BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

AH ! voici bien , pardienne , une autre histoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

MATHURIN.

Pour le coup , c'est le Droit du Seigneur.
On m'a volé ma femme.

MADAME BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilainie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur si bon , si libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'est-il arrivé ?

MADAME BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle , traître !

Parle.

MATHURIN.

Fort bien : vous vous fâchez , mon Maître.
Oh ! c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?

Explique-toi.

MATHURIN,

C'est un enlèvement !

Savez-vous pas qu'à peine chez son pere
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins , alertes , bien tournés,
Et frontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant , & vite l'ont conduite
Je ne sçais où ?

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite. —

Holà ! Quelqu'un ! ne perdez-point de tems ;
Allez , courez ; que mes garces , mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez , vous dis-je ; & , s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

Mde BERTHE.

Mde. BERTHE, à son mari.

Il parle tout de bon,
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous, son père, & vous qui l'aimez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle ?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle :
C'est mon devoir, & j'ai dû pressencir
Que, par votre ordre, on la faisait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle !
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez-tous
Ah ! s'il se peut, modérons mon courroux.
Non ; vous, restez.

MATHURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS, à Dignant.

Non ; vous, vous dis-je.

F

S C È N E I V.

LE MARQUIS, *sur le devant*
DIGNANT, *au fond.*

LE MARQUIS:

JE vois d'où part l'attentat qui m'afflige
Le Chevalier m'avoit presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit, au fond, que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne fait pas combien j'en suis choqué!
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il deshonore, il trahit l'innocence,
Il perd Acante; & , pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est paîtri des vices de son père,
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra, malheureux comme lui.

Je le renonce , & je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

D I G N A N T.

Puis-je , en tremblant , prendre ici la licence
De vous parler ?

L E M A R Q U I S.

Sans doute , tu le peux :
Parle - moi d'elle.

D I G N A N T.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté ,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?

L E M A R Q U I S.

Eh ! mon ami , suis-je en état de lire ?

D I G N A N T.

Vous me faites frémir.

L E M A R Q U I S.

Que veux-tu dire ?

D I G N A N T.

Quoi ! ce paquet n'est pas encore ouvert ?

L E M A R Q U I S.

Non.

D I G N A N T.

Juste-ciel ! Ce dernier coup me perd.

LE MARQUIS.

Comment ! j'ai cru que c'étoit un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Helas ! vous deviez croire
Que cet écrit étoit intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite.—Une table à l'instant.
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah ! mon maître,
Qu'aura-t-on fait ? & qu'allez-vous connaître ?

LE MARQUIS, *assis, examinant le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma Maison !

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lifons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère,
En d'autres tems, aurait de quoi vous plaire.
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le Ciel la fit naître.

D'un sang illustre , & cela devait être.
Oui ; plus je lis , plus je bénis les Cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ? Quoi ! Laure est donc sa mere ?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de pere ?
Indignement pourquoi la marier ?

D I G N A N T.

J'en avais l'ordre , & j'ai dû vous prier
En sa faveur.

U N D O M E S T I Q U E.

En ce moment , Dormene
Arrive ici tremblante , hors d'haleine ,
Fondante en pleurs : elle veut vous parler.

L E M A R Q U I S.

Ah ! c'est à moi de l'aller consoler.

S C E N E V.

L E M A R Q U I S , D I G N A N T ,
D O R M E N E.

L E M A R Q U I S , *à Dormène qui entre.*

Pardonnez-moi , j'allais chez vous , Madame ,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante. . . . A peine encor entré chez moi ,
J'attendais peu l'honneur que je reçois.

E iii.

Une aventure assez désagréable
Me trouble un peu.—Que Gerriance est coupable!

D O R M E N E.

De tous mes biens , il me reste l'honneur ;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime ,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison.

L E M A R Q U I S.

Comment ! chez-vous ?

D O R M E N E.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

L E M A R Q U I S.

Le traître !

D O R M E N E.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être.—Helas ! ma faible voix ;
En vous parlant , expire dans ma bouche.

L E M A R Q U I S.

Votre douleur sensiblement me touche ;
Daignez-parler , & ne redoutez rien.

D O R M E N E.

Apprenez donc.

S C E N E VI.

LE MARQUIS , DORMENE , DIGNANT ;
*Quelques DOMESTIQUES entrent précipi-
tamment avec MATHURIN.*

MATHURIN.

Tout va bien , tout va bien.
Tout est en paix ; la femme est retrouvée.
Votre parent nous l'avait enlevée.
Il nous la rend ; c'est peut-être un peu tard.
Chacun son bien : Tudieu ! quel égrillard ?

LE MARQUIS , à Dignant.

Courez soudain recevoir votre fille.
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle : ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi.

LE MARQUIS.

Non ; l'ordre que je donne
Est pour vous même.

MATHURIN.

Ouais ! tout ceci m'étonne.

Fin.

LE MARQUIS.

Obéissez.

MATHURIN.

Par ma foi, tous ces Grands
Sont, dans le fond, de bien vilaines gens.
Droit du Seigneur, femme que l'on enleve,
Défense à moi de lui parler.—Je creve.
Mais je l'aurai; car je suis fiancé.
Consolons-nous: tout le mal est passé.

(Il sort.)

LE MARQUIS.

Elle revient: mais l'injure cruelle
Du Chevalier retombera sur elle.
Voilà le monde, & de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.

(A Dormene.)

Eh! bien, parlez; parlez, daignez m'apprendre
Ce que je brule, & que je crains d'entendre.
Nous sommes seuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monsieur:
Apprenez-donc le comble du malheur.
C'est peu qu'Acante en secret étant née
De cette Laure, illustre fortunée,
Soit, sous vos yeux, prête à se marier
Indignement à ce riche Fermier;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire:
Votre parent, qui voulait l'enlever;
Votre parent, qui vient de nous prouver
Combien il tient de son coupable père;
Gernance enfin....

L E M A R Q U I S.

Gernance ?

D O R M E N E.

Il est son frere.

L E M A R Q U I S.

Quel coup horrible ! ô Ciel ! qu'avez-vous dit ?

D O R M E N E.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre assez ce que nous devons craindre.
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre.

L E M A R Q U I S *lit.*

C'est ma parente ; & mon cœur est lié
A tous les maux que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui, sous ses yeux, outrage la Nature. ||

L E M A R Q U I S.

Ah ! qu'ai-je lû ! Que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres Maisons !
De tant de coups mon ame est oppressée !
Je ne vois rien, je n'ai plus de pensée.
Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux.
Ils m'étoient chers ; ils me sont odieux.
Quel jour pour nous ! Quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux ose chez moi se rendre !
Le voyez-vous ?

D O R M E N E.

Ah ! Monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.

Daignez rentrer, Madame; que sa vûe

N'accroisse pas le chagrin qui vous tue.

C'est à moi seul de l'entendre, & je crois

Que ce sera pour la dernière fois.

Sachons dompter le courroux qui m'anime.

(En regardant de loin.)

Il semble, ô ciel! qu'il connaisse son crime.

Que dans ses yeux je lis d'égarement!

Ah! l'on n'est pas coupable impunément.

Comme il rougit! comme il pâlit.— Le traître!

A mes regards il tremble de paraître.

C'est quelque chose.

(Tandis qu'il parle, Dormene se retire en regardant attentivement Gernance.)

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *de loin se cachant le visage.*

AH! Monsieur.

LE MARQUIS.

Est ce vous,

Vous, malheureux?

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense.

Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ? Vous ? est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

 Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins , à l'honneur ,
A l'amitié ? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable ,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

 Comptez sur ma candeur.
Je suis un libertin , mais point menteur ;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout sçavoir.

LE CHEVALIER.

 Je vous dirai
Que de débauche & d'ardeur enyvré,
Plus que d'amour , j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,

Qu'à mon avis, il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans le Château de Laure & de Dormene.
C'est une faute, il est vrai, j'en convien :
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormene, & Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne :
En étourdi, je n'ai point perdu tems ;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes allarmes,
Aux cris perçans, à la colere, aux larmes ;
Mais qu'ai-je oui ? la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armoit pour elle, & prenoit sa défense.
J'ai recouru, dans ces premiers momens,
À l'art de plaire, aux égards séduifans,
Aux doux propos, à cette déférence,
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante, à deux genoux,
Ma conjuré de la rendre chez vous ;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères,
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

LE CHEVALIÈRE.

Elle voulait en vain
Me le cacher de sa charmante main.
Dans cet état sa grace attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente,
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel ! comme elle a tancé n. a hardiesse !

Oui, j'ai cru voir une chaste Déesse
 Qui rejetait de son auguste autel,
 L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah ! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire

Qu'ayant vécu presque dans la misère,
 Dans la bassesse, & dans l'obscurité,
 Elle ait cet air & cette dignité,
 Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
 Je ne dis pas au dessus du village,
 De son état, de son nom, de son sang,
 Mais convenable au plus illustre rang ?
 Non, il n'est point de mere respectable
 Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
 Le rappellât avec plus de bonté
 A la vertu dont il s'est écarté.
 N'employant point l'aigreur & la colere,
 Fiere & décente, & plus sage qu'austere,
 De vous surtout elle a parlé longtems.....

LE MARQUIS.

De moi ?

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
 Votre vertu, qui devait, disait-elle,
 Etre à jamais ma honte ou mon modele.
 Tout interdit, plein d'un secret respect,
 Que je n'avais senti qu'à son aspect,
 Je suis honteux, mes fureurs se captivent.

Dans ce moment les deux Dames arrivent ;
 Et me voyant maître de leur logis ,
 Avec Acante, & deux ou trois bandits ,
 D'un juste effroi leur ame s'est remplie ;
 La plus âgée en tombe évanouie.
 Acante en pleurs la presse dans ses bras ;
 Elle revient des portes du trépas.
 Alors sur moi fixant sa triste vue ,
 Elle retombe, & s'écrie éperdue :
 Ah ! je crois voir Gernance. — C'est mon fils ;
 C'est lui, — je meurs. — A ces mots je frémis ;
 Et la douleur, l'effroi de cette Dame,
 Au même instant ont passé dans mon ame.
 Je tombe aux pieds de Dormene, & je fors
 Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir, dont votre ame est saisie,
 Charme mon cœur, & nous reconcilie.
 Tenez, prenez ce paquet important,
 Lisez-le seul, pesez-le mûrement ;
 Et si pour moi vous conservez, Gernance,
 Quelque amitié, quelque condescendance,
 Promettez-moi, lorsqu'Acante en ces lieux
 Pourra paraître à vos coupables yeux,
 D'avoir sur vous un assez grand empire,
 Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets; oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez

L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment !

LE MARQUIS.

Allez ; vous tremblerez, vous dis-je.

S C E N E V I I I .

LE MARQUIS, *seul.*

Q Uel jour pour moi ! Tout m'étonne & m'afflige !
La belle Acante est donc de ma Maison !
Mais la naissance avait flétri son nom ;
Son noble sang fut souillé par son pere ;
Rien n'est plus beau que le nom de sa mere :
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits ,
Par un hymen que réprouvent nos loix.
La triste Laure , ô pensée accablante !
Fut criminelle en faisant naître Acante.
Je le fais trop , l'hymen fut condamné ;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable !
Acante , hélas ! n'en est pas moins aimable ,
Moins vertueuse : & je sais que son cœur
Est respectable au sein du deshonneur ;
Il annoblit la honte de ses peres ;
Et cependant , ô préjugés severes !
O loi du monde ! injuste & dure loi !
Vous l'emportez

S C E N E I X.

LE MARQUIS, DORMENE.

LE MARQUIS.

M Adame , instruisez-moi.
Parlez, Madame , avez vous - vû son frere ?

D O R M E N E.

Oui , je l'ai vû ; sa douleur est sincere.
Il est bien étourdi ; mais , entre nous ,
Son cœur est bon ; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh ! mais , Acante ?

D O R M E N E.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi ! sa naissance illégitime !

D O R M E N E.

Hélas !

El est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non , elle ne l'est pas.

D O R M E N E.

Que dites-vous ?

LE MARQUIS, *relisant un papier qu'il a gardé.*
Sa mere étoit sans crime ;

Sa

Sa mere , au moins , crut l'hymen légitime :
 On la trompa , son destin fut affreux .
 Ah ! quelquefois le Ciel moins rigoureux
 Daigne approuver ce qu'un monde profane ,
 Sans connaissance , avec fureur condamne .

D O R M E N E .

Laure n'est point coupable , & ses parens
 Se font conduits avec elle en tyrans .

L E M A R Q U I S ,

Mais marier sa fille en un Village !
 Au plus beau sang faire un pareil outrage !

D O R M E N E .

Elle est sans bien ; l'âge , la pauvreté ,
 Un long malheur abaissent la fierté .

L E M A R Q U I S .

Elle est sans bien ! votre noble courage
 La recueille .

D O R M E N E .

Sa misere partage
 Le peu que j'ai .

L E M A R Q U I S .

Vous trouvez le moyen
 Ayant si peu , de faire encor du bien .
 Riches & Grands , que le monde contemple ,
 Imitiez donc un si touchant exemple .
 Nous contentons à grands frais nos desirs ;
 Sachons goûter de plus nobles plaisirs .

Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,
 Dormene a pu s'ôter le nécessaire;
 Et vous n'ôsez donner le superflu.
 O juste Ciel ! qu'avez vous résolu ?
 Que faire enfin ?

D O R M E N E.

Vous êtes juste & sage.
 Votre famille a fait plus d'un outrage
 Au sang de Laure, & ce sang généreux
 Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

L E M A R Q U I S.

Comment ? Comment ?

D O R M E N E.

Le Comte votre père,
 Homme inflexible en son humeur sévère,
 Opprima Laure, & fit par son crédit
 Casser l'hymen ; & c'est lui qui ravit
 A cette Acante, à cette infortunée,
 Les nobles droits du sang dont elle est née.

L E M A R Q U I S.

Ah ? C'en est trop. — Mon cœur est ulcéré.
 Oui, c'est un crime. — Il sera réparé,
 Je vous le jure.

D O R M E N E.

Et que voulez-vous faire ?

L E M A R Q U I S.

Je veux.....

D O R M E N E.

Quoi donc ?

L E M A R Q U I S.

Mais, —lui servir de pere;

D O R M E N E.

Elle en est digne.

L E M A R Q U I S.

Oui : —mais je ne dois pas
Aller trop loin.

D O R M E N E.

Comment! trop loin ?

L E M A R Q U I S.

Helas ! . . .

Madame, un mot : conseillez - moi de grace ;
Que feriez-vous , s'il vous plaît , à ma place ?

D O R M E N E.

En tous les tems je me ferais honneur
De consulter votre esprit , votre cœur.

L E M A R Q U I S.

Ah ! . . .

D O R M E N E.

Qu'avez vous ?

L E M A R Q U I S.

Je n'ai rien. —Mais Madame ,
En quel état est Acante ?

D O R M E N E.

Son ame
Est dans le trouble , & ses yeux dans les pleurs.

L E M A R Q U I S.

Daignez m'aider à calmer les douleurs.
Allons , j'ai pris mon parti je vous laisse :
Soyez ici souveraine maîtresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(Il sort.)

S C E N E X.

D O R M E N E , *seule.*

Dans cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre.
Un stile assez confus , des mots rayés,
De l'embarras , d'autres mots oubliés ;
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage.
Il veut me voir ; me parler , & ne dit
Pas un seul mot , sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acante il paraît bien sensible !
Quoi ! Voudrait-il ? — Cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent ? Demandait-il ma main ?
Le Chevalier jadis m'a courisée ,
Mais qu'espérer de ta tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ,
Et le malheur de l'autre est un exemple
Qu'en fremissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il est triste , ô ciel ! de n'aimer rien !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

FAisons la paix, Chevalier, je confesse
Que tout mortel est paîtri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose; entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure?
Vous aimez donc?

LE MARQUIS.

Oh! non, je vous le jure:
Mais par l'hymen tout prêt de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange & soudaine,
Passe pour moi: mais que dira Dormene?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hazard le mot d'hymen se lit?

G ij

LE MARQUIS.

Il est trop vrai ; c'est-là ce qui me gêne.
 Je prétendais m'imposer cette chaîne ;
 Mais à la fin, m'étant bien consulté,
 Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh ! bien , si j'aime,
 Je suis encor le maître de moi-même,
 Et je pourrai réparer tout le mal ;
 Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
 Sans m'engager, & sans me compromettre ;
 Car en effet si j'avais pu promettre,
 Je ne pourrais balancer un moment.
 A gens d'honneur promesses sont serment :
 Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
 Un beau dessein qui paraît fort honnête,
 Pour me tirer d'un pas embarrassant ;
 Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde,
 Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot si l'on fronde
 Mon changement, j'ose espérer au moins
 Faire approuver ma conduite & mes soins.
 Colette vient par mon ordre, on l'appelle ;
 Je vais l'entendre, & commencer par elle.

S C È N E I I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh ! j'accours, Monseigneur ;
Preste en tout tems & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE.

Oui, sur ma vie :
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un Epoux & du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh ! bien donc, je vous donne
Giv

Trois mille francs pour la dot , & j'ordonne
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Où Mathurin, ou tout autre que lui,
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
Trois mille franc ! Ah ! l'homme magnifique !
Le beau présent ! que Monseigneur est bon !
Que Mathurin va bien changer de ton !
Qu'il va m'aimer ! que je vais être fière !
De ce pays je serai la première ,
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi
D'avoir déjà pleinement réussi :
L'une des trois est déjà fort contente ;
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acante
Que devient elle ? on va la marier ,
A ce qu'on dit , à ce beau Chevalier.
Tout le monde est heureux : j'en suis charmée ,
Ma chère Acante.

LE CHEVALIER , *regardant le Marquis.*

Elle doit être aimée ,
Et le fera.

LE MARQUIS , *au Chevalier.*

La voici, je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.
(*Ils sortent.*)

S C E N E I I I.

A C A N T E , C O L E T T E .

C O L E T T E .

MA chere Acante, on t'avait fiancée :
Moi déboutée, on me marie.

A C A N T E .

A qui ?

C O L E T T E .

A Mathurin.

A C A N T E .

Le ciel en soit béni.

Et depuis quand ?

C O L E T T E .

Eh ! depuis tout à l'heure.

A C A N T E .

Comment cela ?

C O L E T T E .

Du fond de ma demeure,
J'ai comparu devant mon bon Seigneur.
Ah ! la belle ame ! ah ! qu'il est plein d'honneur !

A C A N T E .

Il l'est sans doute.

C O L E T T E.

Oui, mon aimable Acante,
 Il m'a promis une dot opulente,
 Fait ma fortune, & tout le monde dit
 Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
 Tu vas, dit-on, devenir Chevaliere :
 Cela te sied, car ton allure est fiere.
 On te fera Dame de qualité,
 Et tu me recevras avec bonté.

A C A N T E.

Ma chere enfant, je suis fort satisfaite
 Que ta fortune ait été sitôt faite :
 Mon cœur ressent tout ton bonheur. — Hélas !
 Elle est heureuse, & je ne le suis pas.

C O L E T T E.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?
 Peut-on souffrir quand on est grande Dame ?

A C A N T E.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout ôser,
 N'enlevent point, crois-moi, pour épouser.
 Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
 Non de l'amour : leurs demandes hardies,
 Leurs procédés montrent avec éclat
 Tout le mépris qu'ils font de notre état.
 C'est le dédain qui me met en colere.

C O L E T T E.

Bon ! des dédains ! c'est bien tout le contraire.
 Rien n'est plus beau que ton enlèvement.
 On t'aime, Acante, on t'aime assurément.

Le Chevalier va t'épouser, te dis-je,
Tout grand Seigneur qu'il est. — Cela t'afflige?

A C A N T E.

Mais Monseigneur le Marquis qu'a-t-il dit?

C O L E T T E.

Lui ? rien du tout.

A C A N T E.

Hélas !

C O L E T T E.

C'est un esprit
Tout en dedans , secret , plein de mystère ;
Mais il parait fort approuver l'affaire.

A C A N T E.

Du Chevalier je déteste l'amour.

C O L E T T E.

Oui ! oui ! plains-toi de te voir , en un jour,
De Mathurin pour jamais délivrée ,
D'un beau Seigneur poursuivie, adorée ;
Un mariage en un moment cassé ,
Par Monseigneur un autre commencé.
Si cet Amant n'a pas de quoi te plaire ,
Tu me parais difficile , ma chère. —
Tiens , le vois-tu , celui qui t'enleva ?
Il vient à toi ; n'est-ce rien que cela ?
T'ai-je trompée ? Es-tu donc tant à plaindre ?

A C A N T E.

Allons , fuyons.

S C E N E I V.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez, sans rien craindre.
Le Marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE, à *Acante*.

Qu'avais-je dit ?

LE CHEVALIER, à *Acante*.

Eh ! quoi, vous me fuyez !

A C A N T E.

Osez-vous bien paraître en ma présence ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense ;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

A C A N T E.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

(*A Colette qui veut s'en aller.*)

Ah ! reste ici : ce ravisseur m'accable.

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER, à *Acante*.

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma personne une invincible horreur ?

A C A N T E.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis : mais mon remords extrême
Répare tout & doit vous appaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser ;
Je fus surpris par une indigne flâme,
Et m'en devoir m'amene ici, Madame.

A C A N T E.

Madame, à moi ! Quel nom vous me donnez !
Je sçais l'état ou mes parens sont nés.

C O L E T T E.

Madame ! — Oh ! oh ! quel est donc ce langage ?

A C A N T E.

Cessez, Monsieur : ce titre est un outrage :
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir ;
Je suis Acante, & mon nom doit suffire ;
Il est sans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire ?
Ce nom m'est cher : allez, vous oublierez
Mon attentat quand vous me connaîtrez ;
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

A C A N T E.

Qui ? moi Monsieur !

COLETTE, à *Acante*.

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette : je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

A C A N T E.

Je ne sçais pas quel destin vous anime ;
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais ;
J'en serai digne, & je vous le promets.

A C A N T E.

Je le désire, & me plais à vous croire ;
Vous êtes né pour connaître la gloire :
Mais ménagez la mienne & me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offendez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure :
Mais je prétends rester.

C O L E T T E.

Bon ! double injure.
Cet homme est fou ; je l'ai pensé toujours.

Dormene vient , ma chere , à ton secours.
Demêle toi de cette grande affaire :
Ou donne grace , ou garde ta colere ;
Ton rôle est beau , tu fais ici la loi ,
Tu vois les Grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au Village.
On ne m'enleve point , & j'en enrage.
On vient , adieu : suis ton brillant destin ;
Et je retourne à mon gros Mathurin.
(Elle sort.)

S C E N E V.

ACANTE , LE CHEVALIER , DORMENE ;
DIGNANT.

A C A N T E.

HÉLAS ! Madame , une fille perdue ,
En rougissant , parait à votre vue ;
Pourquoi faut-il , pour combler ma douleur ,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur ?
Et vous aussi , vous m'accablez , mon pere.
A ce méchant au lieu de me soustraire ,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux.
Je l'y revois : mon maître fuit mes yeux.
Mon pere , au moins , c'est en vous que j'espere.

D I G N A N T.

O cher objet , vous n'avez plus de pere.

A C A N T E.

Que dites-vous ?

D I G N A N T.

Non, je ne le suis pas.

D O R M E N E.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne ;
Préparez-vous au changement infigne
De votre sort, & surtout pardonnez
Au Chevalier.

A C A N T E.

Moi, Madame !

D O R M E N E.

Apprenez ,

Ma chere enfant , que Laure est votre mere.

A C A N T E.

Elle ? — Est-il vrai ?

D O R M E N E,

Gernance est votre frere.

L E C H E V A L I E R.

Oui, je le suis, oui ; vous êtes ma sœur,

A C A N T E.

Ah ! je succombe ; hélas ! est-ce un bonheur ?

L E C H E V A L I E R.

Il l'est pour moi.

A C A N T E.

A C A N T E.

De Laure je suis fille !
Et pourquoi donc fait-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom ?
D'où peut venir ce fatal abandon ?
D'où vient qu'enfin daignant me reconnaître
Ma mere/ici na point osé paraître ?
Ah ! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystere éclairez mon esprit.
Parlez, Monsieur, & dissipez ma crainte.

L E C H E V A L I E R.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous sera dit.

D O R M E N E.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

A C A N T E.

Laure est ma mere, & je ne la vois pas!

L E C H E V A L I E R.

Vous la verrez : vous serez dans ses bras.

D O R M E N E.

Oui, cette nuit je vous mene auprès d'elle.

A C A N T E.

J'admire en tout ma fortune nouvelle.
Quoi ! j'ai l'honneur d'être de la Maison
De Monseigneur ?

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom

A C A N T E.

Abusez-vous de mon esprit credule,
 Et voulez-vous me rendre ridicule?
 Moi de son sang ! Ah ! s'il était ainsi,
 Il me l'eût dit : e le verrais ici.

D I G N A N T.

Il m'a parlé.— Je ne fais quoi l'accable.
 Il est saisi d'un trouble inconcevable.

A C A N T E.

Ah ! je le vois.

SCENE DERNIERE.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT,
 LE CHEVALIER, LE MARQUIS,
au fond.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

IL ne sera pas dit
 Que cet enfant ait troublé mon esprit.
 Bientôt l'absence affermira mon ame.
 (*apercevant Dormene.*)
 Ah ! pardonnez : vous etiez là , Madame ?

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému!

LE MARQUIS.

Moi ? point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

A C A N T E.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permetts , ô Ciel ! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux.

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai , moi , tout ce que vous voudrez ;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez
(à Dormene.)

Belle Dormene , oubliez-vous l'offense
L'égarement du coupable Gernance ?

D O R M E N E.

Oui , tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas.
H ij

116 LE DROIT DU SEIGNEUR,

Votre grand nom , vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le fais trop ; votre ame non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits ;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pû d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (& je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous , Madame , qu'à ma place
Le Chevalier , pour mieux obtenir grace ,
Pour devenir à jamais vertueux ,
Prît avec vous d'indissolubles nœuds ?
Le meilleur frein pour ses mœurs pour son âge ,
Est une épouse aimable , noble & sage.
Daignerez vous accepter un Château
Environné d'un domaine assez beau ?
Pardonnez-vous cette offre ?

D O R M E N E.

Ma surprise
Est si puissante , à tel point me maîtrise ,
Que ne pouvant encor me déclarer ;
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

L E C H E V A L I E R.

J'admire aussi : mais je fais plus , Madame ;
Je vous soumetts l'empire de mon ame.
A tous les deux je devrai mon bonheur.
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur !

D O R M E N E.

Consultez-vous , méritez mon estime ,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

L E M A R Q U I S

Et Vous , Acante

A C A N T E.

Hé bien ! mon Protecteur ? . . . ?

L E M A R Q U I S *à part.*

Pourquoi tremblé-je en parlant ?

A C A N T E.

Quoi ? Monsieur . . . ?

L E M A R Q U I S.

Acante, vous qui venez de naître,
Vous qu'une mere ici va reconnaître,
Vivez près d'elle; & de ses tristes jours
Adoucissez & prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un per, une mere, une amie;
Je veux. . . — Souffrez qu'à votre mere, à vous,
Je fasse un sort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, est assurée,
L'acte est passé: vous vivrez honorée;
Riche, contente, autant que je le peux.
J'aurais voulu. . . Mais goûtez toutes deux,
Dormene & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées.
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux. — Adieu, — je vais partir.

L E C H E V A L I E R.

Eh quoi ! ma sœur, vous n'êtes point contente !
Quoi ! vous pleurez !

A C A N T E.

Je suis reconnaissante,
 Je suis confuse.—Ah! c'en est trop pour moi,
 Mais j'ai perdu plus que je ne reçois;
 Et ce n'est pas la fortune que j'aime.
 Mon état change, & mon ame est la même;
 Elle doit être à vous.—Ah! permettez
 Que, le cœur plein de vos rares bontés,
 J'aie oublié ma première misère,
 J'aie pleurer dans le sein de ma mère.

L E M A R Q U I S.

De quel chagrin vos sens sont agités?
 Qu'avez-vous donc? Qu'ai-je fait?

A C A N T E.

Vous partez.

D O R M E N E.

Ah! qu'as-tu dit?

A C A N T E.

La vérité, Madame.
 La vérité plaît à votre belle ame.

L E M A R Q U I S.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus.
 Acante!

A C A N T E.

Hélas!

L E M A R Q U I S.

Ne partirai-je plus?

L E C H E V A L I E R.

Mon cher parent , de Laure elle est la fille ;
Elle retrouve un frere , une famille ;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux.
Vous payerez ; la gageure est perdue.

L E M A R Q U I S.

Je vous l'avoue. — Oui , mon ame est vaincue.
Dormene & Laure , Acante , & vous & moi ,
(à Acante.)

Soyons heureux. — Oui, — recevez ma foi ,
Aimable Acante ; allons , que je vous mene
Chez votre mere : — elle fera la mienne ;
Elle oubliera pour jamais son malheur.

A C A N T E.

Ah ! je tombe à vos pieds. . . .

L E C H E V A L I E R.

Allons, ma sœur,
Je fus bien fou : son cœur fut insensible ;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

F I N.

